

# Les Égyptiens du *Pakala*

Mohamed Boudjema\*

Tout cela aurait pu prendre la forme d'une joute oratoire élégante, d'une querelle bon enfant ou d'une classique m'aira à la seule fin de rire et de faire rire de l'autre. Avec force blagues, chansonnettes et railleries, il était possible de donner à cette confrontation et à cet enjeu une coloration largement supportable à même de préserver l'avenir et de se maintenir amis après la rivalité. On en a pourtant l'habitude dans nos régions de ces duels de tchatche où seul compte d'être le plus spirituel pour enfoncer l'autre. El qahoua ou lataye, el baydha ou ezzerga ou bien un récent pastiche sur le fixe et le mobile, le terroir est riche de ces brillants échanges rimés, éternels parce que généralement sans vainqueur ni vaincu. On en a un exemple tout frais avec cette chanson de Tahar Safir, pleine d'humour, de clins d'œil et d'ironie qui cartonne actuellement sur le web.

L'adhésion d'un peuple derrière son équipe nationale est une chose qui va de soi, et tout aussi naturellement, il faut savoir l'accepter pour tous les pays. Espérer une qualification pour l'équipe de son pays, c'est désirer qu'elle ait l'occasion de se confronter avec une partie de l'élite mondiale, c'est vouloir en faire émerger le nom et l'existence parmi la forêt des Etats du monde et à travers cela, sublimer sa propre vie. Il ne devrait en découler que de la saine émulation. Ce sont l'outrance et la démesure qui, entraînant presque toujours hors de ce cadre, sont à proscrire. Ce sont pourtant elles qui ont été de mises avant, pendant et après les trois derniers matchs de football entre l'Algérie et l'Egypte, à Blida, Le Caire et Khartoum. Une importance exagérée a été accordée de part et d'autre à ces rencontres au point de les transformer en véritables causes nationales ou sacrées qui engageraient le devenir des deux pays. Il n'y avait plus rien que cela de tangible, le match aller, le retour ensuite et enfin la rencontre d'appui. Les répercussions de la crise, l'inflation rampante, la grève dans l'Education, la grippe A, les harraga, l'environnement, le terrorisme, tout cela est passé au énième plan. Même le traditionnel mouton de l'Aïd, pourtant imminent, a été oublié durant toute cette période. Dans les deux pays, des dirigeants ambitieux ou en mal de légitimité ont trouvé dans cet engouement une occasion de se faire mousser ou de faire oublier leurs défauts de gouvernance et ont donc tout bonnement amplifié la tendance.

Alors petit à petit, surchauffée dans sa marmite par des médias tout contents de l'aubaine, la chorba se mit à bouillir et l'engrenage s'enclencha de part et d'autre vers une sorte d'hystérie collective dans laquelle se déversait la somme de toutes nos frustrations accumulées. Ceux qui, peu nombreux certes, appelaient à la retenue et au juste retour vers le cadre sportif (au sens propre et figuré) ne furent pas entendus. Pis, il leur arriva même d'être traités d'antipatriotes ou à la limite, d'intellectuels mollassons, bien éloignés des préoccupations et des grands élans populaires.

On a ainsi créé les conditions par lesquelles, en Algérie comme en Egypte, ce sont les foules qui se sont emparées de l'enjeu des rencontres. Entrant progressivement en résonance, l'éventualité d'une défaite leur devenait tout simplement inacceptable et, fatalement, il se programmait une immense déception dans l'un des deux pays en même temps qu'une liesse sans pareille dans l'autre. Dans une foule, c'est un paradoxe bien connu, les intelligences individuelles qu'elle peut contenir ne s'ajoutent pas. Bien au contraire, l'effet de masse aurait plutôt tendance à les dissoudre au point de fabriquer un ensemble dénué de raison, malléable, disponible

pour les leaders et prêt à bien des dérives. Dans tout pays sous-développé politiquement, quiconque est décidé à y mettre les moyens est capable de rassembler quelques milliers de personnes pour attaquer ou défendre n'importe quelle cause ou n'importe quelle catégorie de personnes.

Il n'en a pas manqué apparemment de ces leaders improvisés aux motivations occultes, ni à Alger ni surtout au Caire pour entraîner les foules très loin du sport, distillant la haine de l'autre et désignant les cibles. C'est une mécanique fascisante qui mène les peuples à accepter, à soutenir et même à commettre les racismes, les pogroms, les génocides et finalement les guerres. Nous n'en sommes pas là, bien heureusement. Pas encore du moins. Parce que la logique est identique. Tu es Algérien ? Alors tu paies pour les autres. Tu es Egyptien, c'est pareil. Ta culpabilité est dans ton passeport, dans ton accent, dans ta couleur de peau ou de maillot ou alors dans ton Dieu. L'Histoire nous a montré que ce sont toujours les innocents qui paient le prix fort des périodes de violence.

Quand j'ai appris que des Algériens fuyaient d'Egypte parce qu'ils ont craint pour leur sécurité et que des Egyptiens ont quitté l'Algérie pour les mêmes raisons, j'ai eu très honte. Quand j'ai entendu de quelle manière mes compatriotes parlaient des Egyptiens et les propos semblables qui revenaient d'Egypte comme en écho, j'ai eu très honte. Car de quoi s'est rendu coupable l'étudiant algérien au Caire pour mériter qu'on l'agresse ou qu'on l'humilie ? D'avoir souhaité vivement la victoire de l'équipe nationale de son pays ? Et alors ? Quoi de plus normal ? Et qu'a donc commis Djezzzy pour qu'on incite les gens à détruire ses installations ?

Alors, parce qu'un groupe d'énergumènes a lâchement piégé l'autobus des joueurs algériens pour les lapider, je devrais lyncher le premier ressortissant égyptien qui passe dans ma rue ? Non, pas question ! Parce qu'une foule cairote en délire piétine le drapeau algérien, le lacère et le brûle, il faudrait que j'insulte le poète qui sirote tranquillement son thé dans un café littéraire d'Alexandrie ? Eh bien non ! Ces punitions collectives sont à bannir à jamais et nos réponses réservées aux seuls coupables, qu'ils soient leaders, messagers ou exécutants. Il faudra même accepter de laisser ces coupables impunis plutôt que de risquer de nuire à des innocents. Mais cela, seul un Etat pétri de démocratie, de droit et de justice indépendante est capable de le réaliser. Ce n'est malheureusement pas le cas pour les deux pays concernés.

Je me refuse d'autant plus à participer à cette égyptophobie dans laquelle se sont engouffrées tellement de motivations plus ou moins avouées que mes relations personnelles avec le peuple égyptien et les connaissances que j'en ai me l'ont toujours rendu bien sympathique. J'ai un vieux penchant pour l'Egypte, son cinéma séculaire, ses hommes de lettres, ses musiciens et ses chanteurs. Pour la ville du Caire aussi où cependant je ne suis jamais allé. Tous les Proches-Orientaux, Syriens, Libanais, Irakiens, Yéménites, que j'ai pu rencontrer me l'ont décrite avec admiration comme d'une cité remarquable à tout point de vue méritant sa réputation de Oum eddounia. Tous s'accordaient pour dire du peuple égyptien qu'il est affable, pacifique et cultivé.

J'ai moi-même le souvenir d'une rencontre avec des ressortissants égyptiens qui m'a conforté dans cette idée. C'est ce que je veux vous raconter.

C'était ailleurs, il y a bien longtemps.

De l'autre côté de la lagune et à quelques minutes de Vaporetto de la place San Marco, l'Isola della Giudecca fait face

à la ville. On y trouve l'unique auberge de jeunesse de Venise.

En cette année 1970 encore sous les influences beatnik, hippie et soixante-huitarde, c'était le point de chute obligé des routards qui passaient par là. Je venais d'y arriver en compagnie d'une amie au bout d'un périple en auto-stop depuis Toulouse. Bien fauchés en ce temps-là, nous avions fait le pari de faire quand même ce voyage avec le moins que rien qui constituait toute notre fortune, un budget dérisoire de 300 F... Une véritable gageure quand j'y repense. Mais quand on est jeune, quand on a tout son temps et que l'on est accompagné de surcroît par une jolie fille amoureuse, on dispose de suffisamment de folie et d'inconscience dans la tête pour entamer un tel projet. Alors, on a foncé...

Après une halte à Nice suivie de quelques jours à Florence puis à Bologne, nous voici donc à Venise la magnifique, à buller entre ses canaux, ses ponts et ses multiples places. Une merveille pour qui peut s'adapter à son rythme tranquille. C'était justement notre cas puisque nous n'avions aucune contrainte. Si, tout même, une. Il nous fallait résoudre le délicat problème posé par nos maigres ressources quant à l'intendance quotidienne. En d'autres termes, où, quoi et avec quoi manger ?

Nous avons tenu trois jours avec l'hébergement à l'auberge de jeunesse et le repas bon marché qu'on pouvait y prendre à la cafétéria. Nous étions pratiquement à sec. Le retour s'imposait désormais. Il fut envisagé pour le lendemain matin. A la fin de journée, redescendant de la chambre, je rejoignais mon amie qui m'attendait, attablée dans la grande salle de la cafétéria. Un homme lui tenait compagnie. Encore un dragueur me suis-je dit. Bof ! J'en avais pris l'habitude. La fille était belle, élégante et spirituelle. Elle laissait peu de mâles indifférents autour d'elle. Alors, seule à une table, au bout de Venise, pensez donc ! Je me suis installé avec eux en saluant le bonhomme après avoir ostensiblement embrassé ma compagne comme pour baliser les choses. Il me rendit mon salut en arabe, comme ça de but en blanc. Wa aâlik essalam ya Mohammed, me dit-il avec un accent très moyen-oriental. Surpris, je lui répétais mon salut en arabe cette fois en ajoutant : anta Arabi ? Min ayn ?

C'est ainsi que je fis la connaissance de Muhammed, l'Egyptien, marin sur le *Pakala*, un petit cargo sous pavillon libérien ancré sur l'île de la Giudecca, à quelques centaines de mètres de l'auberge.

On me raconta l'histoire. Il l'avait effectivement repérée qui lisait, seule à sa table. Tentant sa chance, il l'avait abordée et entreprise dans l'espoir d'une sortie avec elle. Elle l'avait gentiment et avec humour éconduit en lui disant que question mec arabe, elle était déjà servie et que justement, elle en attendait un qui n'allait pas tarder à descendre de sa chambre. Il s'appelle Mohammed et il est Algérien ajouta-t-elle. En apprenant qu'un Algérien se trouvait dans l'auberge, l'Egyptien qui allait se lever pour s'essayer à une autre table, dit à mon amie : «Un Algérien ici ? Mais alors je reste à l'attendre. Je veux le voir. J'adore les Algériens.»

Voilà comment il me fit fête en me voyant débarquer à cette table. La conversation entre lui et moi se faisait en arabe universel. Chacun de son côté, pour ne pas gêner l'autre, essayait d'éviter son propre arabe dialectal. On finit par s'en accommoder et parfaitement se comprendre.

J'avoue que j'ai bien pensé qu'il n'inventait ce grand intérêt pour moi et les Algériens que pour pouvoir continuer à côtoyer mon amie et poursuivre sa drague en ma présence. Ce n'était pas le cas. Il avait effectivement pour l'Algérie cette

admiration extrême qu'on trouvait alors souvent chez les peuples du Moyen-Orient. Il a connu quelques ports de ce pays au cours de ses voyages de marin et il rêvait d'aller le visiter vraiment.

Il insista pour nous payer le repas et les boissons. Puis, il me dit que sur le *Pakala*, il y avait un autre égyptien qui adorait encore plus l'Algérie que lui. C'était le cuisinier du bateau. Mais il était de permanence ce jour-là et ne pouvait descendre à terre. Il sera ravi de faire ma connaissance, m'a-t-il assuré. Nous fûmes donc invités à déjeuner sur le *Pakala* pour le lendemain. Notre départ fut donc remis à plus tard.

Le cuisinier s'appelait Nikita. Ce prénom qui sonnait peu égyptien m'intriguait. J'appris qu'il était pourtant assez courant chez lui, à Alexandrie, ville dont il laissait transparaître les origines grecques. C'était un jeune homme fluët et très sympathique. Muhammed ne mentait pas. Nikita était un vrai mordu de l'Algérie mais il n'y avait jamais posé le pied. Il n'en connaissait que les phares qu'il avait appris à reconnaître quand il longeait les côtes algériennes sur son bateau. Le phare du Cap Ténès était un de ses préférés, m'apprit-il quand je lui eut dit ma ville natale. De par sa grande et exceptionnelle avancée, il marque, paraît-il, une limite maritime très importante pour les navigateurs.

Incroyable Nikita ! Prévenant et plein d'attentions, il insista pour qu'on prenne désormais tous nos repas sur le *Pakala*. Grâce à lui et à Muhammed qui nous ont pris en charge, nous avons passés deux jours supplémentaires à Venise dans des conditions des plus confortables.

Le jour du départ, Nikita est resté consigné à son poste. Il cachait mal sa tristesse de nous voir quitter l'île de la Giudecca. Muhammed nous accompagna en vaporetto jusqu'à la sortie de Venise. En nous quittant, il offrit à ma compagne un petit paquet qu'il lui demanda d'ouvrir plus tard, quand il sera retourné vers le *Pakala*. Puis il nous embrassa en nous souhaitant bonne route et nous quitta, très vite.

Bien plus tard, sur la route, la fille trouva dans la petite boîte, un collier et un pendentif en or. Et moi, dans la poche de mon blouson, il y avait une enveloppe que lui ou Nikita avait du y glisser à mon insu, au moment des embrassades. Dans l'enveloppe, une belle liasse de lires italiennes me souriait, semblant augurer d'un chemin de retour très sympathique.

Voilà donc l'histoire de cette rencontre avec deux personnes humbles mais de grande culture et d'une gentillesse incroyable qui vouaient à mon pays une affection sans fioritures. Le bon sens me laisse croire qu'ils ne doivent pas être les seuls. Oh, bien entendu, je ne généralise pas leur cas à tous leurs compatriotes tout comme je n'accepte pas qu'on généralise à notre égard. Il y a partout des gens bien et des barbares aussi. Mais c'est justement grâce à ces Egyptiens du *Pakala* que personne n'a pu ni ne pourra jamais m'entraîner dans la foule hystérique ou dans l'unanimité aveuglément vengeur vis-à-vis de ce peuple. Je ne sais pas ce que sont devenus Muhammed et Nikita ni où ils étaient ces derniers temps. Mais j'ose espérer que leur algéophilie a bien résisté à l'Histoire, aux quarante ans passés depuis Venise et surtout à ces quelques journées de folie que nous venons de vivre alors qu'au départ, chacun, eux comme nous, voulait juste voir son drapeau flotter sur les stades d'Afrique du Sud en été prochain. Nous aurions pu fêter le résultat, quel qu'il aurait pu être, ensemble...

**M. B.**  
**\*Professeur d'université**